

CHRISTOPHE BARDYN

**SOCRATE
ET
CONFUCIUS**

Introduction comparée aux philosophies
chinoise et occidentale

ARMAND COLIN

Du même auteur

Montaigne, La splendeur de la liberté, coll. « Grandes bibliographies », Paris, Flammarion, 2015.

Philosopher avec les œuvres littéraires, Paris, Armand Colin, 2018.

Étienne de La Boétie (1530-1563), Poésies complètes, édition critique, Classiques Garnier, Paris, 2018 (avec Marilise Six).

Illustration de couverture : Adobe stock © zilvergolf

© Armand Colin, 2020

Armand Colin est une marque de
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-200-62833-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes étudiants chinois, japonais et vietnamiens

C'est un plaisir autant qu'un devoir pour moi de remercier au seuil de cet ouvrage mon ami Philippe Roche, professeur de chinois, avec qui j'ai commencé à lire les classiques de philosophie chinoise il y a plus de trente ans. Sa connaissance et sa compréhension de la culture chinoise m'ont constamment soutenu dans mon effort. Il a aimablement relu et discuté avec moi l'ensemble de mes traductions, ce qui ne m'empêchera pas d'assumer les erreurs éventuelles qui pourront s'y trouver.

SOMMAIRE

I

SUR LA PHILOSOPHIE DE SOCRATE ET DE CONFUCIUS

1. La philosophie en Grèce et en Chine	9
2. La philosophie morale	43
3. La philosophie politique	81
4. Poésie et philosophie chez Socrate et Confucius	113

II

L'ÉVOLUTION DU CONFUCIANISME DE MO ZI À MENG ZI

5. Mo Zi	123
6. Les critiques de Meng Zi	181
7. Commentaire du livre I du <i>Mengzi</i>	211
Conclusion. Une perspective métaphysique	230

I

SUR LA PHILOSOPHIE
DE SOCRATE
ET DE CONFUCIUS

1

LA PHILOSOPHIE EN GRÈCE ET EN CHINE

L'INTENTION de cet essai est d'établir des rapprochements entre la tradition de pensée issue de Confucius, Kǒng Fū Zǐ (孔夫子) et la philosophie occidentale d'origine grecque, principalement la philosophie socratique. Bien entendu, la culture chinoise ne se réduit pas à l'enseignement de Confucius, toutefois, cette école de pensée, qui fait partie des « trois écoles » traditionnelles, (*sān jiā* 三家), avec le taoïsme (*dào jiào* 道教) et le bouddhisme (*fó jiào* 佛教), occupe une place privilégiée.

J'aimerais commencer en citant un universitaire chinois, Tāng Yǐjiè (汤一介), de l'université de Pékin, qui a été responsable du programme d'édition du corpus scripturaire du confucianisme :

Le confucianisme constitue la trame de la culture chinoise [...]. L'ensemble des textes confucéens [...] est l'ouvrage canonique de la civilisation chinoise¹.

Nous en avons la confirmation involontaire dans la confession d'un sinologue français contemporain, qui reconnaît n'avoir d'abord été « guère intéressé » par Confucius et son école :

1. In Flora Blanchon éd., *Le Nouvel Âge de Confucius*, Paris, PUPS, 2007, p. 20.

Une école qui me semblait dispenser moins une sagesse qu'un conformisme social n'était pas faite pour me séduire [...]. En revanche le taoïsme m'attirait. J'aimais l'outrance libertaire et radicale de Zhuangzi qui, déniait toute légitimité aux institutions sociales, prônait le retour à la vie sauvage¹.

Cette attitude fut globalement celle de la plupart des intellectuels français de la fin du xx^e siècle. Mais la conséquence de ce choix était inévitable :

Je suis donc resté aux frontières de la tradition chinoise, ne m'intéressant qu'à ses marges. Rôdant toujours à la périphérie, sans m'aventurer en son centre².

Si nous voulons connaître le centre, ou le cœur, de la culture chinoise, nous devons étudier Confucius. L'un des collaborateurs de Tāng Yijiè dans la même université, le professeur Lǐ Zhōnghuá (李中华), ajoutait :

Les chercheurs [chinois] ont tous la certitude que le confucianisme peut apporter une contribution au développement futur de la civilisation mondiale [...]. Dans l'état actuel des choses, le confucianisme est à même de perpétuer la tradition tout en la dépassant, encourageant ainsi la communication entre les cultures chinoise et occidentale dans une atmosphère multiculturelle. Il faut dépasser le confucianisme traditionnel et créer une nouvelle entité culturelle suivant l'esprit d'une époque de concorde³.

Il me semble que les philosophes occidentaux devraient être attentifs à cette proposition faite par leurs homologues chinois. Il me semble possible de montrer des points de convergence entre le

1. Jean Lévi, *Confucius*, Pygmalion, 2002, p. 13.

2. *Ibid.*

3. *Id.* p. 34-35.

confucianisme et la pensée occidentale, afin de préparer des fondements solides en vue d'un dialogue fructueux entre Chinois et Occidentaux. Pour cette raison, je désire aussi rappeler ici la figure de Matteo Ricci, S. J. (Lì Mǎdòu 利马窦), qui fut certainement le premier occidental à comprendre l'importance de la tradition confucéenne pour l'établissement d'un dialogue approfondi entre la Chine et l'Occident. Comme le rappelle un biographe récent, « il fallait, pensait-il, se faire confucéen avec les confucéens, pour se faire ainsi chinois avec les Chinois¹ ». Cette conviction s'appuyait sur une compréhension profonde des enjeux de la pensée lettrée, et elle reste encore aujourd'hui une indication de la voie à suivre.

LES TROIS ÉCOLES EN GRÈCE ET EN CHINE

En ce qui concerne la philosophie grecque, on peut dire aussi qu'il existe en quelque sorte trois écoles. Si nous faisons la généalogie des différents courants de pensée grecs, nous constatons que plusieurs d'entre eux remontent à Socrate. Platon, le fondateur de l'Académie, qui eut pour disciple Aristote, le fondateur du Lycée, Antisthène, le premier cynique, et même Aristippe, le cyrénaïque, furent des disciples de Socrate. À eux quatre, ils constituent une part importante de la philosophie grecque, à quoi l'on peut ajouter le stoïcisme, influencé aussi bien par Aristote que par les cyniques.

L'autre grande école de pensée, qui s'oppose globalement à l'enseignement socratique, est représentée par l'épicurisme, et remonte à Démocrite. Le socratisme offre de nombreuses analogies avec le confucianisme (*rú jiā* 儒家), tandis que l'épicurisme partage beaucoup de points communs avec le taoïsme. Enfin, un courant

1. Jacques Bésineau, S. J., *Matteo Ricci*, Desclée de Brouwer, 2003, p. 74.

de pensée plus isolé est constitué par le scepticisme radical de Pyrrhon d'Élis. Cicéron, dans le *De Natura Deorum*, parle des « trois écoles » pour désigner l'ensemble des traditions philosophiques qui s'affrontent de son temps (stoïcisme, épicurisme et scepticisme)¹.

Peut-être imaginera-t-on que je force le trait en rapprochant le pyrrhonisme du bouddhisme. Mais voici ce que rapporte Diogène Laërce :

Pyrrhon d'Élis [...] fut l'élève d'Anaxarque et le suivit partout, si bien qu'il se mêla même aux gymnosophistes en Inde et aux mages. Ce qui l'amena à pratiquer la philosophie de la manière la plus noble, introduisant la forme de philosophie consistant dans la non-saisie et la suspension du jugement².

Le doxographe attribue donc une influence décisive à la pensée indienne pour la formation du pyrrhonisme. Et des auteurs aussi sérieux et compétents que A. A. Long et D. N. Sedley font remarquer :

Nous ne pouvons pas non plus exclure la séduction des sages indiens comme contribution marquante. La pensée indienne de cette époque semble avoir développé une sorte de scepticisme à l'égard des phénomènes, qui était liée à la recherche de la sérénité³.

La thèse d'une identification entre ces « gymnosophistes » et les bouddhistes a même été soutenue naguère par E. Flintoff⁴.

1. Cicéron, *De Natura Deorum*, VII, XVI, p. 8.

2. Diogène Laërce, IX, 61.

3. A. A. Long et D. N. Sedley, *Les Philosophes hellénistiques*, Flammarion, 2001, t. I, p. 46.

4. Everard Flintoff, *Pyrrho and India*, in *Phronesis* 25, 1980, p. 88-108.

Quoi qu'il en soit, le courant socratique est celui qui a exercé l'influence la plus profonde et la plus durable sur la philosophie occidentale. Le philosophe britannique A. N. Whitehead a eu cette formule célèbre :

La plus sûre description d'ensemble de la tradition philosophique européenne est qu'elle consiste en une série d'annotations à Platon¹.

Bien que cette formule soit certainement excessive, elle reflète la prédominance de la tradition socratique en Occident. Nous ne pourrions pas remplacer dans cette phrase le nom de Platon par celui d'Épicure ou de Pyrrhon. Pour cette raison, le face-à-face entre confucianisme et socratisme s'impose de lui-même. Mais je m'efforcerai de montrer qu'il existe aussi d'importantes similitudes intellectuelles entre ces deux écoles.

LA PHILOSOPHIE EN CHINE

Le problème, c'est que l'approche que nous appelons philosophique et qui est caractéristique de la pensée occidentale est le plus souvent considérée comme inexistante dans la Chine classique. Bien entendu, le mot philosophie ne peut pas s'y trouver puisqu'il s'agit d'un mot d'origine grecque. Mais beaucoup d'érudits chinois ou japonais contemporains pensent aussi que la chose elle-même n'a pas existé en Orient avant que les Occidentaux ne l'introduisent, à l'époque moderne. Ainsi, au XIX^e siècle, précisément en 1874, un penseur japonais du nom de Nishi Amane « créa un terme japonais composé de deux caractères chinois signifiant "étude" de la

1. A. N. Whitehead, *Process and Reality*, 1929.

“sagesse”, ce qui se dit en japonais *tetsugaku* et en chinois *zhéxué* 哲学¹ ». Comme le fait remarquer Mme Defoort :

Il est étrange que l’introduction de la discipline philosophique en Chine au tournant du xx^e siècle [...] ait pratiquement mis un terme à la tradition des maîtres. Ceux qui, encore aujourd’hui, étudient les vieux maîtres dans une section particulière au sein du département de philosophie, ne se qualifient plus de maîtres, mais bien de spécialistes universitaires de la philosophie chinoise².

À mon sens, ce phénomène est moins étrange que significatif. L’introduction du *zhéxué* 哲学 en Chine et son adoption par les intellectuels ont entraîné la disparition de la pensée traditionnelle. Cela semble confirmer que la pensée traditionnelle n’était pas une « philosophie » au sens occidental moderne. Toutefois, il est remarquable que, de la Renaissance au xviii^e siècle, on ait considéré au contraire que les penseurs chinois étaient des philosophes. Confucius était unanimement regardé comme un philosophe, et on comparait volontiers sa philosophie à celle des Occidentaux, afin de discuter les enjeux les plus contemporains. À titre de simple exemple :

Dans son discours rectoral de 1721 intitulé *Oratio de Sinarum philosophia practica*, [le philosophe allemand Christian] Wolff s’évertuait à montrer qu’une morale sans fondement théologique était non seulement possible, mais qu’une telle morale avait de fait existé en Chine ancienne³.

1. Carine Defoort, « Existe-t-il une philosophie chinoise ? », p. 69, in *Extrême-Orient, Extrême Occident*, n° 27.

2. *Ibid.*

3. Jean-Paul Reding, *L’Origine de la philosophie en Grèce et en Chine*, in *Philosophie comparée*, Vrin, 2005, p. 21.

Dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, un article fait encore l'éloge de la morale confucéenne sous le titre : « Chinois. Philosophie des Chinois¹ ». Comme nous le verrons plus tard, les premières critiques visant à contester le qualificatif de « philosophe » à Confucius remontent à Hegel. Cela n'est pas du tout le fait du hasard.

LA TRADUCTION CHINOISE DU MOT « PHILOSOPHIE »

À partir de là, nous devons nous poser deux questions : la philosophie, au sens moderne et occidental du terme, est-elle la philosophie tout court ? Et, deuxièmement, la traduction de « philosophie » par *zhéxué* est-elle la plus heureuse ? Les deux questions sont liées. En effet, la philosophie moderne privilégie l'idée que la philosophie est une science, ou un savoir, c'est-à-dire un ensemble de connaissances organisées systématiquement. On peut dire que cette conception de la philosophie a atteint son apogée au XIX^e siècle en Europe, précisément lorsque Nishi Amane cherchait à traduire le mot. On peut citer le mot célèbre de Hegel :

La vraie figure dans laquelle la vérité existe ne peut être que le système scientifique de celle-ci. Mon propos est de collaborer à ce que la philosophie se rapproche de la forme de la science – se rapproche du but, qui est de pouvoir se défaire de son nom *d'amour du savoir* et d'être *savoir effectif*. [...] le moment est venu que la philosophie s'élève jusqu'à la science².

1. *Encyclopédie*, t. III, p. 346-347.

2. Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, Préface, p. 30, Aubier, 1991.

Dans cette conception, la philosophie n'est plus vraiment elle-même une philosophie, elle devient une science ou un savoir. Or, c'est précisément cette idée que traduit le mot *zhéxué* 哲学. Le premier mot, *zhé* 哲, désigne en effet un savoir, plus précisément une connaissance analytique : en effet, la partie supérieure de l'idéogramme représente une main (*shǒu* 手) utilisant une hache (*jīn* 斤) pour découper, la partie inférieure représente une bouche, qui indique la parole. En grec, la connaissance qui découpe, c'est « l'analyse ». On peut éventuellement traduire *zhé* 哲 par « sagesse », mais pas au sens le plus large. *Xué* 学 désigne l'étude, le fait d'apprendre. *Zhéxué* 哲学, c'est donc l'étude de la sagesse, mais au sens de l'étude d'un savoir, l'apprentissage d'une connaissance déjà donnée et plutôt abstraite.

Ceci est incontestablement éloigné de la pratique des penseurs chinois traditionnels, mais c'est aussi assez loin du sens premier de la philosophie grecque, comme Hegel le remarque implicitement. Nishi Amane était particulièrement intéressé par la pensée d'Auguste Comte, le fondateur du positivisme, qui s'inscrit tout à fait dans l'héritage de Hegel et revendique la scientificité de la philosophie. Anne Cheng rappelle en effet que le penseur japonais utilise « des termes fortement influencés par le positivisme d'Auguste Comte¹ ». Sa traduction du mot philosophie est donc cohérente avec une certaine idée de la philosophie comme discipline universitaire faisant partie des sciences positives. D'après Anne Cheng :

Cette catégorie [*tetsugaku*] est introduite au Japon d'une part comme l'une des spécialités (au même titre que les sciences et la technologie) du savoir spécifique à l'Occident qu'il s'agit de s'approprier pour ne pas tomber sous sa domination, et d'autre part sous la forme d'une discipline d'enseignement

1. *La Pensée en Chine aujourd'hui*, Gallimard, Folio Essais, 2007, p. 162.

universitaire, c'est-à-dire d'une activité professionnelle s'inscrivant dans un cadre institutionnel nouveau¹.

QUESTION : *Peut-on vraiment parler de l'universalité de la pensée de Confucius, comme le suggère le professeur Lǐ Zhōnghuá ? Confucius lui-même considérerait-il sa pensée comme universelle ?*

Le critère essentiel pour juger si une pensée est universelle, ou contient des aspects universels, est de savoir si elle s'adresse à tout être humain, quelles que soient son époque ou sa culture, ou bien si au contraire elle ne vise que les personnes appartenant à une époque et à une culture donnée. Dans le cas de Confucius, nous avons un bon indice de ses intentions dans son rapport aux barbares. Ceux-ci étaient généralement considérés avec le plus grand mépris par les Chinois cultivés. Or voici quelle était l'attitude de Confucius :

Le maître aurait voulu aller vivre au milieu des neuf tribus barbares de l'Est. Quelqu'un lui dit : Ils sont grossiers, convient-il d'aller vivre au milieu d'eux ? Le maître répondit : Si un fils de seigneur demeurerait au milieu d'eux, quelle grossièreté leur resterait-il encore² ?

Cette anecdote montre que, pour Confucius, la différence de culture entre les hommes n'est pas insurmontable. On peut instruire des barbares aussi bien que des hommes civilisés, et peut-être plus facilement. Cela fait penser à l'éloge de certains barbares qu'on trouve chez Platon dans la bouche de Socrate, ou chez Xénophon, notamment dans la *Cyropédie*, qui donne

1. *Id.* p. 162-163.

2. *Lúnyǔ* 论语 (les *Entretiens* de Confucius), IX, 13.

- un exemple de l'éducation la plus excellente d'après la vie de
- Cyrus, le roi des Perses.
- De même, la capacité à dépasser les préjugés de son temps pour
- être capable de retenir et de comprendre les leçons du passé
- est un signe d'universalité :

- Le maître dit : En ce qui concerne les rites et la musique,
- les Anciens passent pour des hommes peu civilisés, et les
- Modernes pour des hommes raffinés ; dans la pratique,
- j'imité les Anciens¹.

- Il ne s'agit pas simplement de nostalgie à l'égard du passé. En
- fait, ce passé était devenu incompréhensible pour la plupart
- des Chinois de son temps, il leur était aussi étranger qu'une
- culture barbare. La capacité de redonner une actualité à la
- culture antique est de l'ordre de l'universel et ouvre aussi bien
- un avenir. Pour ces raisons, on peut dire que Confucius avait
- conscience d'élever sa propre pensée au-delà des limites spa-
- tiales et temporelles de son milieu d'existence. Cela justifie la
- possibilité d'en tirer, encore aujourd'hui, un enseignement à
- vocation universelle.

LA DÉFINITION GRECQUE DU MOT « PHILOSOPHIE »

Si nous voulons partir d'une définition correcte de la philosophie, nous devons revenir au sens premier du mot, tel qu'il a été inventé par les Grecs dans l'Antiquité. Cicéron nous apprend que le mot philosophie aurait été forgé par Pythagore, au VI^e siècle avant J.-C. *Philosophia* (φιλοσοφία), en grec, est composé de *philo*

1. *Lúnyǔ* 论语, XI, 1.

(φιλῶ), aimer, et de *sophia* (σοφία), la sagesse. La philosophie est donc l'amour de la sagesse. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que ce concept se distingue justement de celui de sagesse. Aimer la sagesse, c'est reconnaître qu'on n'est pas encore un sage, et qu'on est réduit à désirer devenir sage.

La présentation qu'en fait Cicéron est très significative. Il commence par rappeler que, dans un premier temps, il y eut des « sages », en Grèce :

Pour la sagesse elle-même, qui peut nier non seulement qu'elle est très ancienne, mais que son nom l'est aussi ? Elle obtint ce beau nom chez les anciens, parce qu'elle était la connaissance des choses divines et humaines, des principes et des causes de chacune d'elles. C'est pourquoi les sept personnages tenus pour sages par les Grecs et par nous, et nommés *sophoi* (σοφοί) en grec et *sapientes* en latin [...] sont d'après la tradition considérés comme sages et appelés de ce nom¹.

Cicéron fait ici allusion aux « sept sages », parmi lesquels figuraient Thalès et Solon. Il est important de remarquer que cette sagesse consiste en un savoir positif, une connaissance acquise. Le sage est celui qui est capable de répondre à n'importe quelle question, en s'appuyant sur sa connaissance des choses et de la vie. Nous avons de nombreuses anecdotes montrant la manière dont les sages grecs répondaient aux questions qui leur étaient posées en proposant un savoir. C'est précisément cela qui a changé avec Pythagore.

Cicéron continue :

Ce nom [« sage »] fut courant jusqu'à l'époque de Pythagore ; celui-ci, comme l'écrivit Héraclide du Pont, disciple de Platon, vint, dit-on, à Phlionte, où il eut des discussions savantes et

1. Cicéron, *Tusculanes*, livre V, III, 7.